Remi Matsukura ou le lyrisme de l'immuable

Il y a déjà eu par le passé, et tout au long du XX^e siècle, de surprenantes et troublantes rencontres entre la culture traditionnelle du Japon et l'art occidental. Les œuvres qu'expose Remi Matsukura en constituent encore un témoignage très émouvant. Il s'agit de tableaux que l'on pourrait inscrire sans hésiter dans le mouvement de l'art concret, qui prend son origine dans les travaux de Mondrian et de Theo van Doesburg. La démarche de Remi Matsukura se veut en effet rationnelle. La preuve en est le rôle fondamental que l'artiste accorde au carré dont on connaît la stabilité et la neutralité, caractères qui sont comme une invite à résister aux épanchements de la subjectivité. C'est cette figure géométrique qui est retenue pour le format des tableaux, et c'est encore elle, par souci de cohérence, qui gouverne la construction des œuvres.

Malgré leur grande diversité, les compositions relèvent toutes en effet d'une même méthodologie objective qui fait appel au principe d'un quadrillage rigoureux de la surface du tableau ; en cela, Remi Matsukura reprend à son compte un schème courant de l'abstraction géométrique depuis Mondrian. Cette trame régulière, ou grille, n'est plus visible en tant que telle quand l'œuvre est achevée. Mais sa fonction est essentielle, car elle offre à l'artiste un champ illimité de possibilités modulaires parmi lesquelles il reviendra à l'acte créateur de choisir celles d'entre elles qui seront exploitées. Pourront naître alors, dans le strict respect de l'orthogonalité, esquissées dans le plan du tableau à composer, des bandes verticales et horizontales d'une largeur toujours égale à l'unité de mesure du quadrillage, mais de longueurs variées. Cependant, la bande ne se réduira jamais au carré de base servant de module ; ce qui signifie que la forme génératrice des structures ainsi constituées doit rester cachée, pour que ces dernières puissent exercer pleinement leur puissance d'envoûtement.

C'est que Remi Matsukura entend, nous semble-t-il, donner à ces structures dans lesquelles l'œuvre prend corps, une dimension symbolique, ce que l'art concret occidental aurait certainement refusé. L'atteste, le privilège qui est accordé aux verticales : elles s'élancent, nombreuses, vers le haut du tableau où l'œil qui les suit dans leur ascension rencontre les horizontales. Cette topologie de l'espace n'est pas neutre. Elle possède un caractère hiératique où peut se lire déjà l'intention de Remi Matsukura de sortir de la stricte objectivité. Mais l'imagination symbolique de l'artiste ne donne véritablement toute sa mesure que dans l'œuvre achevée, avec l'emploi d'un chromatisme austère du noir et du blanc, lui-même exalté par une stratégie subtile des reliefs. A l'évidence, dans tous les tableaux, le blanc prédomine. Rarement chez un peintre il a été aussi éblouissant. Une alchimie très particulière semble ici avoir réussi à transformer la matière la plus vile en lumière. C'est dire assez l'aspiration vers la pureté absolue qui porte le travail de

l'artiste, l'ardeur de l'élan pour échapper au monde de l'illusion, celui où triomphe les couleurs. Très logiquement, Remi Matsukura a pris soin d'associer au blanc la régularité et la symétrie, qui sont expressions de la répétition du même ; pour ce faire, elle a ajouté le relief en alternance dans les bandes blanches, offrant en outre à celles-ci le moyen d'échanger leurs identités dans le maintien de leurs différences. Peut-être ce relief est-il aussi rendu nécessaire par le respect scrupuleux des couloirs du quadrillage, mais, s'il existe, cet impératif technique est transcendé. Le symbolisme n'en est que plus vigoureux, car, à présent, les bandes verticales prennent une valeur architecturale, et si elles habitent et rythment l'espace, c'est à la manière des colonnes d'albâtre d'un portique ouvrant sur un sanctuaire. Il n'est pas étonnant d'ailleurs qu'une des références de l'artiste soit le temple shintoïste, ce lieu sacré dans le cadre duquel le temps parvient à suspendre sa course pour se retirer loin du sensible et jouer avec l'éternité.

C'est dans cet ordre silencieux imposé par le blanc que le noir apporte le trouble. Un noir que Remi Matsukura pose en fond, jamais en relief, indiquant par ce choix la symbolique qu'elle attache à cette « non-couleur ». Il s'agit d'un noir absolu, mat, aux séductions multiples et dangereuses, un noir dans lequel le regard se perd. La lumière y disparaît, comme happée ; elle y trouve son tombeau. Circulant d'une façon asymétrique dans les couloirs du quadrillage, disputant l'espace au blanc sans parvenir à le vaincre, ce noir, voulu d'une intensité frémissante, est une menace de chaos, le signe que la chute dans l'ignorance et l'impur est toujours possible.

On le voit, les œuvres de Remi Matsukura vivent d'une tension qui a son origine dans une spiritualité exigeante. Leur beauté tient au fait qu'elles parviennent, dans une langue qui emprunte beaucoup à l'art concret, à enchanter le tragique d'un conflit que l'artiste juge insoluble. Par là, ces œuvres touchent à l'universel et nous sont familières. Pourtant, à les contempler longuement, on est envahi par un sentiment d'inquiétante étrangeté, comme si cette proximité esthétique nous dérobaient le secret de leur ancrage dans les traditions d'un monde lointain. La fascination qu'elles exercent sur nous trouve ici, semble-t-il, sa raison d'être.

Fernand Fournier Paris Janvier 2006